

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.328. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Samedi
31
MARS
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B⁴ des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
« PIERRE LAFITTE, FONDATEUR »

ARMAND DEPERDUSSIN ET SA FEMME EN LIBERTÉ

MIDI ET DEMI : ILS PLEURENT. — 4 HEURES APRÈS-MIDI : ILS RIENT



PENDANT LA PLAIDOIRIE DE M^{re} HENRI-ROBERT, LES ACCUSES SANGLOTENT. — A CÔTÉ DU DEFENSEUR EST ASSIS LE BATONNIER BELGE THEODOR



APRÈS LE VERDICT : M. DEPERDUSSIN, SOURIANT, LEGER, INGAMBE, RENTRE CHEZ LUI AVEC M^{re} DEPERDUSSIN QUI SOURIT COMME SON MARI. Condamné à cinq ans de réclusion avec sursis, tandis que sa femme bénéficiait d'un acquittement, M. Deperdussin, remis immédiatement en liberté, paraissait fort affaibli quand il quitta la Conciergerie, et les amis qui se pressaient pour le féliciter durent le soutenir. Une

demi-heure d'auto suffit d'ailleurs à effacer chez lui toute trace des fatigues de la prison préventive et du procès, et c'est un homme rajeuni, cambré, souriant, qui descendit sur le trottoir du boulevard Pereire, tandis que Madame Deperdussin, heureuse, souriait aussi.

LA SITUATION MILITAIRE

Lutte de positions et duels d'artillerie

LES SUCCÈS ANGLAIS SUR NOTRE FRONT ET EN PALESTINE



LE BEAU TRAVAIL DES GROS CANONS BRITANNIQUES

Ce terrain, complètement bouleversé, représente tout ce qui reste d'une des plus formidables redoutes établies par les Allemands en face du front de nos alliés.

(Phot. de notre envoyé spécial.)

La lutte de positions continue sur tout notre front de bataille, entre l'Oise et l'Aisne. Tandis que les avant-postes sont au contact de l'ennemi et le surveillent, le duel d'artillerie se poursuit : il semble particulièrement violent dans le secteur qui s'étend de l'Aisne à l'Ailette, entre le chemin de fer qui relie Soissons à Laon et la route de Paris à Maubeuge. Cette période du combat, purement technique, est d'une importance capitale pour le développement de l'action.

A l'ouest de Maisons-de-Champagne, nous avons hier matin repris en une vive contre-attaque les éléments de tranchées où les Allemands avaient réussi à prendre pied le 28 mars.

Sur le front tenu par l'armée britannique, nos alliés ont remporté de nouveaux succès. La prise du village de Neuville-Bourjoul, qui était fortement défendu et qui fut enlevé après un vif engagement de l'infanterie, redonne un saillant que les Allemands gardaient encore et porte les Anglais aux confins du bois d'Havricourt. Sur le reste des lignes, leur activité se manifeste par de fréquents coups de main et des raids dans les premières tranchées de l'adversaire, opérations soutenues par le tir puissant de l'artillerie lourde.

C'est ainsi qu'hier ils ont « pris possession » des villages de Ruyaulcourt, Sorel-le-Grand et Fins. Cette expression du communiqué semble indiquer que le

combat, préparé et soutenu par le canon, ne fut pas des plus durs. En revanche, ce ne fut qu'au prix d'une lutte des plus violentes que nos alliés ont réalisé de sérieux progrès vers Haucourt.

Mais c'est en Orient que nos amis marquent leur plus beau succès. Avec une impudence remarquable, le communiqué turc annonçait, le 28 mars, une impressionnante victoire sur le front du Sinai, dont la conséquence était, ni plus ni moins, que l'armée britannique se repliait en hâte vers le sud-ouest de Gaza, poursuivie par l'armée ottomane, dont les pertes étaient insignifiantes ! Le communiqué de l'armée d'Egypte est heureusement venu mettre tout au point. Ce n'est point 200 prisonniers qu'il faut dénombrer, mais bien 900. Seulement, ces prisonniers sont Turcs et tombés aux mains des Anglais ; avec eux, un général commandant et tout l'état-major de la 53^e division turque. Des pertes énormes ont été infligées aux 20.000 Ottomans, qu'encadraient des officiers et des soldats autrichiens et allemands. On ne saurait douter que cette nouvelle défaite, succédant aux défaites de Mésopotamie et à la chute de Bagdad, n'ait son retentissement à Constantinople. Il n'est pas déplaisant, en tout cas, de constater à quelles manœuvres en sont réduits les maîtres de l'empire pour soutenir la bonne opinion de leurs sujets.

Jean VILLARS.

Le chancelier a menti à la Russie et à l'Allemagne

Le discours de M. de Bethmann-Hollweg est un des plus embarrassés et aussi un des plus déceus que le chancelier ait prononcés depuis le début de la guerre. Il y est question surtout, d'une part, de la révolution russe ; d'autre part, de la réforme intérieure prussienne. M. de Bethmann n'est à l'aise ni dans l'un ni dans l'autre de ces sujets.

Vis-à-vis des événements de Russie, il affecte une attitude qui ne trompera personne et contre laquelle le gouvernement et les comités de Petrograd seront en garde.

Pour quiconque connaît un peu les procédés de la politique allemande, il est clair que le gouvernement impérial a joué sur les deux tableaux. Avec l'empereur Nicolas II, Guillaume II se représentait comme le garant de la dynastie des Romanov, il invoquait l'ancienne amitié des deux cours, il affirmait que les deux trônes étaient faits pour se soutenir. On spéculait à Berlin sur l'esprit réactionnaire de la bureaucratie et l'on entretenait avec elle des relations et des intrigues qu'avait trahies la conversation de M. Protopopof à Stockholm avec un emissaire de von Lucius. Nicolas II renversé, la diplomatie allemande change son fusil d'épaule. C'est du côté révolutionnaire qu'elle tente de machiner quelque chose et les « socialistes du kaiser » ont été mobilisés sur le champ. On aura compris la manœuvre à Petrograd et le discours du chancelier jure trop avec tout ce qui est connu des menées allemandes en Russie pour ne pas édifier ceux des auteurs de la révolution qui auraient encore des illusions sur les « camarades » allemands.

Non seulement le chancelier a menti à la Russie, mais il a manqué de franchise avec l'Allemagne. Autant qu'on en peut juger d'après un discours qui semble avoir été tronqué, M. de Bethmann-Hollweg aurait annoncé tout simplement une modification de la Chambre des seigneurs de Prusse, tandis qu'il disait « non » sur le suffrage universel pour la Diète. Voilà à quoi se bornent les réformes si solennellement annoncées ! Ainsi le chancelier et Guillaume II sont prisonniers de leurs Westarp, de leurs Heydebrandt et de tous leurs conservateurs. Ni la Russie de la révolution, ni les autres alliés ne sont encore près de se trouver en face d'une Allemagne libérale et repentante. Voilà la moralité qu'il faut tirer du discours du chancelier.

Jacques BAINVILLE.

Nous avons publié hier, en deuxième édition, l'analyse succincte du discours prononcé par M. de Bethmann-Hollweg à la dernière séance du Reichstag. En voici les passages essentiels, d'après un compte rendu complet qui nous est parvenu de Berlin :

Nos ennemis répandent aujourd'hui encore par tous les moyens possibles des

bruits tendant à faire croire que l'Allemagne veut annihiler la liberté à peine archaïque en Russie.

Je constate que ces bruits ne sont que calomnies et mensonges. La politique intérieure de la Russie est l'affaire intérieure du peuple russe. Nous ne nous mêlons pas de la politique intérieure de la Russie.

Parlant ensuite des relations de l'Allemagne avec les Etats-Unis, M. de Bethmann-Hollweg dit :

Les représentants du peuple américain seront réunis prochainement en une assemblée extraordinaire convoquée par le président Wilson et ils décideront de la guerre ou de la paix.

Nous avons dit plus d'une fois aux Etats-Unis que nous renoncions à la guerre sous-marine dans l'espoir que l'Angleterre se déciderait. En conséquence, à renoncer à sa politique de blocus si contraire à l'humanité et aux traités internationaux.

Nous avons patienté en vain pendant huit mois. L'Angleterre, non seulement n'a pas atténué son blocus, mais elle l'a, au contraire, aggravé.

C'est ainsi que nous fûmes obligés de recommencer, en l'aggravant, la guerre sous-marine. Si le peuple américain a pu voir en cela un motif pour déclarer la guerre au peuple allemand, avec lequel a vécu en paix pendant cent ans, et s'il veut prolonger l'effusion du sang, ce n'est pas sur nous que retomberont les responsabilités.

En ce qui concerne les réformes intérieures, le chancelier a dit :

Au sujet des revendications spécialement présentées par les gauches et qui concernent la réforme immédiate du suffrage prussien, j'ai déjà exprimé mon avis et j'exprime à nouveau la conviction que la reprise de la question des réformes électorales en Prusse soulèvera des luttes intérieures telles qu'il ne nous sera plus possible de concentrer, autre part, toutes nos forces pour combattre nos ennemis.

Messieurs les socialistes, je le sais, d'un autre avis.

J'ai discerné aussi dans les discours des chefs du groupe national libéral et progressiste que des leaders eux-mêmes admettaient que la question de la réforme électorale fut entreprise dès maintenant pour satisfaire aux tendances progressistes de notre pays.

Je dois subordonner mes actes et toute mon attitude au but de la guerre. C'est pour cette question que les discours qui ont été prononcés aujourd'hui n'ont pu réussir à me faire changer d'avis.

Tous les socialistes ont voté contre le budget extraordinaire

L'ADRESSE. 30 mars. — Le discours prononcé par Bethmann en réponse au chancelier a soulevé de véritables tempêtes qui ont nécessité deux suspensions de séance.

Après cette intervention, les socialistes majoritaires et ceux de la minorité se sont mis d'accord pour s'opposer au vote du budget extraordinaire.

Ce qui renforce encore l'inflexible résolution des Etats-Unis

L'incident Whitlock...

WASHINGTON, 30 mars. — La nouvelle que le ministre américain à Bruxelles, M. Whitlock, ainsi que les agents américains du Comité de ravitaillement de la Belgique seraient retenus pendant quatre semaines, après avoir terminé leurs travaux, pour les empêcher ainsi de donner des renseignements au gouvernement de Washington, a causé aux Etats-Unis une exaspération générale.

Ce fait est considéré ici comme une violation nouvelle et délibérée des engagements les plus solennels de l'Allemagne. Il avait été formellement stipulé en effet que tous les Américains employés à cette œuvre seraient libres de retourner en Amérique aussitôt qu'ils auraient rempli leur tâche.

On estime que ce dernier acte provoquera un mouvement pour exiger, lundi, dès l'ouverture du Congrès, la déclaration de guerre avec l'Allemagne, au lieu d'une simple reconnaissance de l'état de guerre existant.

L'attitude du chancelier...

WASHINGTON, 30 mars. — Le discours du chancelier de Bethmann-Hollweg était attendu ici avec la plus grande anxiété. Apporterait-il la seule chose capable d'éviter la guerre : une déclaration formelle de l'abandon de la guerre sous-marine ?

Dès que le texte de ce discours a été connu ici, on a senti s'évanouir les derniers espoirs de paix que le président pouvait encore conserver.

Le public a repris son calme, sachant que quelques jours à peine le séparent de la décision définitive.

... et d'odieux attentats

NEW-YORK, 30 mars. — On a découvert de grandes quantités de bandages empoisonnés, dans les approvisionnements de la Croix-Rouge. Cette découverte cause une grande irritation.

Le change sur les empires centraux supprimé à la Bourse de New-York

NEW-YORK, 30 mars. — Une grande émotion s'est emparée de la Bourse, aux compartiments des changes sur l'étranger quand, pour la première fois depuis le début de la guerre, on n'a pu obtenir aucune cote, même nominale, pour le change sur l'Allemagne ou sur l'Autriche.

Les courtiers ont expliqué que les financiers américains sont tellement convaincus que la guerre est imminente qu'ils se refusent désormais à toute transaction portant sur des effets allemands ou autrichiens, en raison de leur crainte de voir leurs fonds retenus indéfiniment.

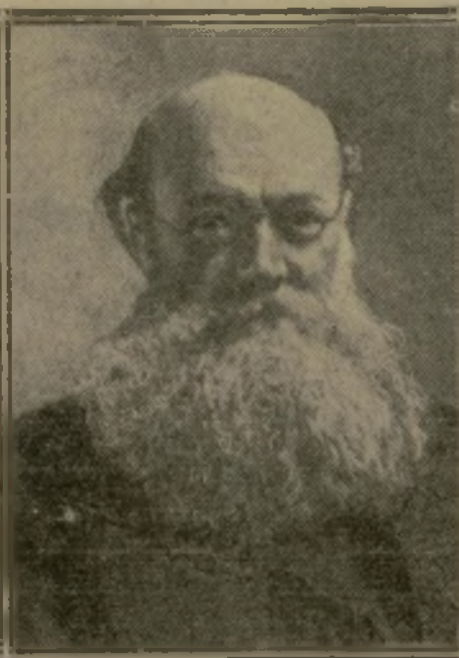
LES ANGLAIS EN PALESTINE



SIR ARCHIBALD MURRAY

Commandant en chef le corps expéditionnaire d'Egypte

FIN D'EXIL



PRINCE PIERRE KROPOTKIN

Le grand écrivain révolutionnaire russe, qui était réfugié en Angleterre depuis vingt ans, vient de recevoir du gouvernement provisoire un appel lui demandant de rentrer en Russie.

La revision des exemptés a été votée par la Chambre des communes

LONDRES, 30 mars. — Le nouveau projet de loi sur le service militaire, impliquant une nouvelle revision des exemptés, a été voté hier à la Chambre des communes à une majorité de 157 voix contre 18.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

DEPERDUSSIN CONDAMNE

Cinq ans de prison avec sursis

Quant à M^{me} Deperdussin, elle est acquittée

QUAI DE L'HORLOGE. APRÈS LE VERDICT

La foule attendant la sortie de Deperdussin à la porte de la Conciergerie

Les débats des précédentes audiences nous laissent pressentir un verdict d'indulgence. C'est ce verdict qui a été prononcé. Mme Deperdussin a été acquittée et Armand Deperdussin a été condamné à cinq ans de prison et 1.000 francs d'amende, avec le bénéfice de la loi de sursis. Ce verdict a été, comme bien on le pense, accueilli par les frénétiques applaudissements d'un auditoire plus nombreux encore que la veille. Mais reprenons l'ordre chronologique des faits.

La troisième et dernière audience s'ouvre à midi, et M. le bâtonnier Henri-Robert se lève au banc de la défense.

PLAIDOIRI DU BATONNIER HENRI-ROBERT

L'éminent avocat débute ainsi :

— Avant de présenter la facile défense de Mme Deperdussin, je me fais un impérieux devoir de saluer le grand bâtonnier de Bruxelles, M^e Theodor qui, pour la première fois, vient prendre place à nos côtés, à la barre française.

« Vous savez tous avec quel courage, quel héroïsme et quelle abnégation, au palais de Justice de Bruxelles d'abord, dans les geôles allemandes ensuite, il a souffert pour le Droit et la cause françaises. Je suis sûr d'être l'interprète de tous en inclinant avec respect devant ce grand avocat et ce grand citoyen. »

Les applaudissements soulignent ces paroles, et lorsqu'il en cesse, le président Thomas résume :

— Monsieur le bâtonnier, la Cour tout entière interprète du Public tout entier, s'associe avec admiration et émotion à vos paroles, en attendant de fêter ensemble la grande réparation que nous attendons et qui se prépare. »

Après avoir constaté le magnifique effort de M^{re} André Hesse en faveur d'Armand Deperdussin, le bâtonnier Henri-Robert, s'adressant aux jurés, ajoute :

— Il a réussi, j'en suis persuadé, à vous toucher et à vous convaincre, et je me demande si je dois plaider pour Mme Deperdussin ! Pour la première fois la femme légitime est poursuivie comme complice de son mari... Les maîtresses le sont souvent, et presque toujours elles sont acquittées... Et le défenseur cite le cas de « la Merelli » de l'affaire Galley — affaire dans laquelle il plaide avec M^{re} André Hesse. La Merelli, accusée de complicité dans les escroqueries commises au préjudice d'un grand établissement financier, fut acquittée.

— La femme légitime, dit-il, ne peut être que délatrice ou complice.

« Delatrice ! Il n'est pas de crime plus abject, de rôle plus méprisable. C'est pourquoy, récemment, à propos d'une femme qui avait recélé son mari déserteur, la Cour de Paris a déclaré que jamais la femme n'avait à livrer son mari. »

Le bâtonnier, évoquant le passé, montre quand et comment M^{re} Servatius, modestes demoiselle de magasin, connut celui qu'elle devait épouser. C'est ensuite la vie d'un Deperdussin de belle et grande allure, évoluant au milieu d'une popularité sans cesse grandissante dans les meetings sportifs, la main ouverte et la bourse plus ouverte encore. C'était, en un mot, l'un des « rois de Paris ».

Après s'être élevé véhémentement contre l'immoralité des opérations acceptées par les administrateurs du Comptoir Industriel et Colonial, le défenseur donne lecture d'une lettre de Mme Deperdussin abandonnant tout ses biens au profit de la famille : « heureuse, dit-elle, si cette renonciation complète peut servir aux créanciers de mon mari ».

Puis c'est encore la lettre que Deperdussin adressait à sa femme en août 1913, et dans laquelle il avouait : « Voilà dix ans que je jougle avec la banlieue, toujours sûr du pardon... »

EMOUVANTE PERORATION

— Voilà la femme que vous avez à juger ! L'acquiescement est dans vos cœurs et dans vos esprits ! Qu'allez-vous faire, Messieurs les jurés, en cette heure tragique, où, au-dessus de tout, plane cette pensée : la guerre ?

Et, dans une magnifique envolée, M^{re} Henri-Robert conclut :

— La guerre ! elle a dominé tous ces débats, gonflé toutes nos poitrines, fait éclater tous les cœurs. Quand ici sont entrés ces rayons de gloire : Vedrines, Gilbert, Aubrun et Béchereau, le grand ingénieur à qui la France élevera peut-être une statue reconnaissante ; quand, lui faisant un rempart de leurs poitrines constellées de décorations, ils sont venus plaider pour cet homme abandonné de tous, allez-vous maintenir dans sa prison celui qui a tant fait pour la cause de la France ? De jeunes héros sont venus vous affirmer que cet homme avait doté la défense nationale des « Spad », ces admirables oiseaux de la Victoire !

En acquittant Mme Deperdussin vous ferez un acte de justice ! En acquittant Armand Deperdussin, vous ferez un acte d'intelligence pitié et de clairvoyante miséricorde ! Cette vibrante peroration soulève une longue et frénétique ovation.

Le président donne lecture des nombreux

ses questions, et le jury se retire pour délibérer. Il est à peine une heure. A 2 h. 45, le jury rentre en séance, ayant répondu aux dix-huit cent douze questions qui lui étaient soumises.

C'est, ainsi que nous l'avons dit, l'acquiescement pour Mme Deperdussin et, pour Armand Deperdussin, une condamnation qui par le bénéfice du sursis, lui apporte la libération immédiate après quarante-cinq mois d'incarcération préventive. La partie civile obtient le franc de dommages-intérêts qu'elle réclamait.

APRÈS LE VERDICT

Lorsque les applaudissements se sont enfin apaisés, le président Thomas, s'adressant à Deperdussin :

— Vous devez, lui dit-il, l'indulgence du jury et de la Cour à l'œuvre de défense nationale à laquelle vous avez attaché votre nom. Vous la devez aussi aux glorieux héros de l'aviation qui sont venus jusqu'ici, hier, vous couvrir de leurs ailes, en faisant revivre le passé, ils ont répondu de l'avenir.

Le jury et la Cour espèrent que vous consacrez vos dernières années à l'œuvre de défense nationale et de victoire à laquelle nous sommes tous attachés.

« Vive le jury ! Vive la Cour ! » clame la salle toute debout et vibrante d'émotion patriotique. Le procureur est envahi, Gilbert, Vedrines, l'ingénieur Béchereau sont devant le box. Tour à tour ils serrent dans leurs bras Deperdussin qui sanglote. Puis, Armand Deperdussin, se tournant vers l'auditoire, leur montre l'ingénieur Béchereau, et, dans un geste qui n'est pas sans quelque grandeur, leur dit :

« Voilà celui qui porte la croix que j'ai perdue... »

Qua de l'Horloge, quelques instants plus tard, les époux Deperdussin, au moment où ils quittent la Conciergerie, sont l'objet d'une petite manifestation sympathique de la part des nombreux curieux massés devant la porte de la sombre prison. Un taxi les emporte.

Alfred BOUGENIER.

Les projets de M. Deperdussin

C'est dans l'appartement soigneusement ordonné d'une très proche parente de Mme Deperdussin que nous trouvons l'ex-constructeur d'avions.

Sur sa physionomie se manifeste la satisfaction qu'il éprouve de se sentir enfin libre.

Le vieillard chancelant que nous avions vu à la Cour d'assises s'est transformé. La joie a dû causer cette métamorphose, car nous nous trouvons en présence d'un homme jeune encore, fatigué certes, mais dont on sent que la nature énergique aura tôt fait de reprendre le dessus.

En pleine maîtrise de soi-même, M. Deperdussin ne tarit pas d'éloges envers ceux qui l'ont assisté en ces heures difficiles.

« Me voici maintenant, avec ma femme bien-aimée, obligé de reprendre le dur combat de la vie comme je l'ai commencé : sans un sou vaillant. Mais aussi le mauvais rêve que je n'ai que trop longtemps vécu est terminé. »

« Je vais me remettre à travailler... Dans quelles conditions ? Je l'ignore encore, mais vous devinez que, malgré tout, l'aviation m'attire autant que par le passé et conserve mes préférences. »

Un coup de sonnette.

L'arrivée de plusieurs personnes de la famille de M. Deperdussin met fin à ce bref entretien.

Deux navires torpillés

Le paquebot anglais « Alnwick Castle »

LONDRES, 30 mars. — Le paquebot britannique Alnwick Castle a été torpillé sans avertissement, le 19 mars, dans l'Atlantique, à 512 kilomètres de la terre.

La veille, ce bateau avait sauvé l'équipage d'un autre vapeur britannique torpillé.

Les passagers et les équipages des deux bateaux quittèrent l'Alnwick Castle dans cinq canots, dont un a pu gagner la côte d'Espagne. Il contenait vingt-neuf personnes, dont huit étaient mortes, les autres étaient à demi-glacées. On a trouvé cette semaine trois autres canots dont le premier contenait vingt-sept survivants, le second vingt-neuf, le troisième vingt.

Une cinquième chaloupe manque toujours.

Le cargo français « Montréal »

LE HAVRE, 30 mars. — La Compagnie Transatlantique vient d'informer la population maritime de la perte du Montréal, un de ses cargo-boats, torpillé dans l'Atlantique le 23 mars.

Toutes les embarcations transportant des marins sont arrivées à terre, et il y a lieu de penser, jusqu'à présent, que tout l'équipage est sauvé.

Le Montréal était un steamer jaugeant 6.140 tonnes et disposant d'une force de 3.000 chevaux ; sa longueur était de 100 mètres.

LE MONDE

LES COURS

S. M. le roi d'Angleterre a désigné lord Leconfield pour être lord lieutenant du Sussex, en remplacement du duc de Norfolk.

Ont pris le tabac samedi dernier devant S. M. la reine d'Espagne les dames "Grandes d'Espagne" dont les noms suivent : duchesse de Albuquerque, duchesse de Lantado, marquise de Santa Cruz, comtesse de Paredes de Noya, marquise de Castellanos, duchesse de Parcent, comtesse de Alarcos, duchesse de Algete, senora de Rubianes, marquise de Benavente, marquise de la Romana, marquise de Brindana, duchesse de la Union de Cuba, marquise de Guadalupe, marquise de la Guardia, duchesse de las Torres, comtesse de La Vinaza et marquise de Siffola.

Le commandant William Fortescue Sells a été nommé compagnon de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges, en reconnaissance de ses services pendant la guerre, en qualité d'attaché naval à Athènes.

Sous le patronage de la princesse Loëtitia, duchesse d'Aoste, une exposition de travaux féminins au profit des Mutilés de la guerre vient d'être inaugurée à Turin.

BIENFAISANCE

Récemment vient de mourir le comte Hulle-Claparede. Nagnère un sportsman brillant, il avait dirigé une écurie de courses avec le duc de Castries. Non marié, à la tête d'une très belle fortune, il a fait des legs importants à quelques groupements charitables :



M. HULLE-CLAPAREDE
(Phot. Eug. Piron, rue Royale.)

un million, réparti de la façon suivante : 100.000 francs à l'Académie française pour la création d'un prix de dévouement filial; 100.000 francs à l'Institut Pasteur; 100.000 francs à l'Association Valentin Haüy; 100.000 francs à la Société centrale de sauvetage des naufragés; 100.000 francs aux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et aux Petites-Sœurs des Pauvres; enfin en nue-propiété à la Société philanthropique, 12.000 francs de rente.

Une œuvre nouvelle vient de se fonder pour venir en aide aux malheureuses populations de l'Aisne, obligées de fuir leurs villages pillés ou détruits. Des milliers de familles sont sans abri, sans pain. L'Œuvre de l'Aisne dévastée, patronnée par Mgr l'évêque de Soissons, S. A. S. le prince de Monaco, le prince de l'Aisne, a pour fondateurs, Mme Vaisse, présidente, Mme Houde, vice-présidente, Mmes Firino et Quentin-Bauchart, conseillères, comtesse de Bourbonnion, baronne de Tréguigne, Mme Georges Dornel, administrateurs délégués, MM. Mariotte, administrateur du chemin de fer du Nord, et Martin du Gard.

Les dons en nature et en argent sont reçus au siège du comité, 21, rue Jacob.

NAISSANCES

Mme Charles La Vigne, née Desjoubert, a mis au monde une fille.

Mme de Cugnot, née de Contenson, a donné le jour à un fils : Guy.

La jeune Jeanne de Bougrenet de La Tonnaye, dont nous avons annoncé la naissance hier, n'est pas fille de la comtesse de Bougrenet de La Tonnaye, mais bien de sa nièce, la comtesse Alain de Bougrenet de La Tonnaye.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Jules Dansette, député du Nord, décédé subitement, hier matin, en son domicile, 18, avenue de La Bourdonnais, âgé de soixante ans. M. Dansette avait eu la douleur de perdre son fils, tombé au champ d'honneur, et ne s'était jamais remis de cette grande douleur.

De Mlle Louise de Villahermosa, qui a succombé en l'hôtel de la marquise de Villahermosa, sa mère, 3, avenue Ruysdaël.

De M. Charles Kohler, administrateur de la bibliothèque Sainte-Genève, archiviste paléographe, auteur de nombreux ouvrages d'érudition.

De la marquise d'Estournel, douairière, née de Castellane, qui vient de s'éteindre à Marseille, mère et belle-mère du marquis et de la marquise d'Estournel, et du comte et de la comtesse d'Estournel.

De la comtesse Cavellier de Cuverville, veuve du vice-amiral, décédée à Rennes, âgée de soixante-dix-neuf ans.

Du commandant Pollard, officier de la Légion d'honneur, médaillé de 1870, décédé à Dijon, à quatre-vingt-deux ans.

De M. Gaston Dufour, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation.

De l'écrivain jurisconsulte Alberto Torré, qui vient de succomber à Rio-de-Janeiro. Il avait été ministre de la Justice et faisait partie de la cour suprême fédérale.

De Mlle Berthe Colomb, décédée des suites de fatigue en soignant les blessés contagieux à Atoire (Lot), fille de feu le général Colomb et belle-sœur du préfet du Tarn.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

A Nice, sont arrivés : M. et Mme Maurin-Labrousse, Mme et Mlle Morin, M. et Mme Georges Buihier, M. et Mme Charles Maignien, M. et Mme T. Mering, M. et Mme Copland, comtesse et vicomtesse de Jousseu, baron Gabriel de Jacques, capitaine Michel Godwin et lieutenant Wostyck, de l'armée anglaise; les lieutenants aviateurs Henri Verdel et Charles Verwegen, de l'armée belge.

Préparez d'urgence les amis de Naisances, Mariages, Divorces, etc., à l'Office des Publications, 21, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-51. Ouvert de 9 à 6 heures, dimanche et fêtes, 11 à 12 heures, 3 à 5 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

B L O C - N O T E S

DETRONEZ Guillaume II. et nous parlerons de paix ! disent aux socialistes allemands les révolutionnaires russes. Voilà des amis bien ingénus.

D'abord, le kaiser n'a pas, depuis la guerre, de plus fidèles soutiens que ses dévoués. Le temps n'est plus où ils faisaient mine de se dresser contre son trône. Les temps n'est plus où ils disaient, dans les Congrès internationaux, les mêmes phrases que les socialistes des autres pays. Je me rappelle être allé un jour au Pie-Saint-Gervais assister à une manifestation contre la guerre. Sur des tribunes, dressées dans un grand champ, paraissaient des orateurs de toutes nations. J'allai me poster en face de l'orateur allemand, et j'entendis avec un extrême plaisir qu'il ne nous voulait aucun mal et qu'il était tout à fait disposé à nous rendre l'Alsace-Lorraine. Je demandai son nom. C'était Scheidemann.

Depuis, j'ai lu d'autres discours du citoyen Scheidemann. Et vous aussi. Il veut la guerre, maintenant. Il veut le triomphe du kaiser. Il nous prendra la Champagne ou l'Alsace sans la moindre hésitation. Il aime tellement l'empereur et son chancelier qu'il porte parole en leur nom au Reichstag. C'est lui qu'on charge officiellement de soutenir la politique de massacre. Il a dû tirer de bon cœur, lorsqu'il a eu l'appel des révolutionnaires russes.

Et puis, Guillaume II détrôné, la guerre se trouve-t-elle terminée ? Les révolutionnaires russes auraient-ils l'air d'avoir pareille opinion. Il n'a pas été le premier Allemand à vouloir la guerre. Certains même soutiennent qu'il a été l'un des derniers. Tous la voulaient. Tous, persuadés d'être les plus intelligents, les plus forts et les plus vertueux des hommes, professaient que l'Allemagne devait régner sur le monde. On leur apprenait cela à l'école, on le leur répétait à l'atelier. C'était le dogme de leur race parvenue. C'est encore leur dogme, après de si sévères déconvenues. Lorsqu'ils y auront renoncé, la paix s'établira d'elle-même, avec ou sans kaiser. Tant qu'il le gardera en enfer sous leur crâne gothique, aucune paix ne sera possible, on en tout cas durable, quand même Guillaume II serait jeté dans un cachot.

Néanmoins, je serais bien satisfait qu'il fut détrôné. Même avant d'assassiner et de voler, il était détestable. Il avait des moustaches ridicules, parlait tout le temps, faisait de la mauvaise musique, mettait son portrait sur les vitraux des cathédrales, prophétisait, menaçait, se déguisait, renouait son sabre... c'était un sous-officier mal élevé.

Louis LATZARUS.

Deperdussinades

Nos lecteurs ont vu, à la première page, les deux photographies de M. Deperdussin. La première peure, la seconde rit. Il faudra voir la troisième, demain, ou dans un mois, ou dans un an.

Que sera-t-elle ? En une demi-heure, il a retrouvé l'usage de ses jambes, et un sourire qui fut fameux. Il ne lui faudra guère plus de temps pour couper sa barbe et diminuer ses cheveux. Pour peu qu'il veuille rejoindre sa moustache par quelque un de ces artifices dont le flacon ne coûte pas extrêmement cher, nous aurons un Deperdussin qui pourra plaire encore, et ne différenciera pas de l'autre autant qu'on l'aurait pu croire — ou croire.

Il tend l'index vers la photographie, comme pour dire : « Attention ! Je connais un bon tour... »

Hum !

— Quand j'étais garçon laitier...

C'est Védérine qui parle, avec sa verve couturière.

— Quand j'étais garçon laitier, le matin, je lavais mes pots, naturellement. Je me mettais sur le bord du trottoir, je faisais couler de l'eau, je vidais... enfin, je lavais, quoi !

À côté de la boutique de mon patron, il y avait celle d'un petit marchand de bicyclettes. Pendant que je lavais, il balayait. Il m'envoyait sa poussière dans mes boîtes, alors, moi, pas ? Je lui envoyais un peu d'eau dans ses roues.

À la fin, on était furieux. Un beau matin, il se jette sur moi avec son balai, je me jette sur lui avec un pot... tu vois ça. On ne pouvait pas se tenir.

Et puis, je ne suis plus laitier. Je vais

tel, je vais là, je fais de l'aviation. Deperdussin me remet sa grande médaille d'or. Je me disais : « On n'a vu cette tête-là ? Je la connais, ce type-là ! » Tout-à-coup, je lui demande : « Vous n'avez pas en un magasin de bicyclettes, rue... » Il me dit : « Mais si ! » — « Vous ne vous rappelez pas un garçon laitier ? » — « Mais si ! » — « C'était vous ? » — « C'était vous ? »

« Voilà comme on se retrouve, mon vieux... »

Les Chinois chez nous

On ne sait plus quel Bethmann-Hollweg ou quel Helfferich, parlant l'autre jour en Allemagne, disait que, les Chinois servant déjà dans les tranchées françaises, la rupture des relations diplomatiques avec la Chine ne changerait rien.

Il n'y a aucun Chinois dans nos tranchées. Mais il y en a dans les usines de



LA « MAIN JAUNE »

guerre. En voici deux, qui sont occupés à fabriquer des fusées d'obus. Ils ont coupé leur natte et sont coiffés comme vous et moi quand nous sommes mal coiffés.

Leur dextérité et leur minute héréditaire trouvent leur emploi dans ces ouvrages de précision. Ce sont d'excellents ouvriers. Et regardez leurs yeux curieux...

Un nouveau confrère

Le numéro 1 de la première année du Petit Cochon Noir vient de paraître. C'est l'organe des étudiants du P. C. N. Les secrétaires de rédaction sont Mlle X... et le professeur Hapuss-Bey. Il publie un article de fond, qui est beaucoup plus drôle que la plupart des articles de fond, et une chronique « nihiliste », une chronique scientifique, une « poésie », un feuilleton... Enfin, c'est un journal complet.

On y apprend que les étudiants ont souffert du froid par un communiqué que voici :

« Communiqué du P. C. N. — Sur les bancs de la rue Cuvier, 10 degrés au-dessous de zéro. »

Certains élèves du P. C. N. ont eu l'agréable surprise, à la fin du cours, de voir l'infamie papier de leurs cahiers se changer en papier de haut luxe : il était devenu... glacé !

Les armoiries des salles de manipulation se sont changées en armoiries... à glace.

À la stupéfaction générale, on a trouvé hier, un morceau d'anthracite au P. C. N. On prétend qu'il se serait échappé de la loge du concierge.

Etc., etc.

On est content de savoir que les étudiants continuent à être gais. C'est en riant que nous vaincrons.

Pour narguer la censure

Un soldat de la province de Caserte, prisonnier en Autriche, a trouvé un ingénieux moyen pour faire connaître aux siens, malgré toutes les censures, son état véritable. Il a écrit qu'il est très bien traité et qu'il est fort satisfait du camp de concentration où il se trouve. Il jouit d'une discrète liberté, il travaille, il se promène, écoute la messe tous les dimanches et a de quoi fumer.

Quant à la nourriture, il lui serait impossible de s'en plaindre. Les repas sont substantiels et il peut se vanter de manger tous les jours comme il le faisait au pays, la veille de la fête de l'Assomption.

Or tout le monde, sauf les censeurs allemands, sait que, dans certaines régions de

l'Italie méridionale, notamment dans la province de Caserte, la veille de l'Assomption, les fidèles observent un jeûne absolu.

Le soldat a donc fort clairement exprimé qu'il mourait de faim. Vous voyez qu'à la fin de la guerre les Allemands seront dévotement à force de fréquenter l'Autriche et l'Allemagne, très fins.

ARISTOCRATIE

Je n'ai jamais autant regretté de n'être pas boulangère. Non seulement parce que

« Ma mienne a des écus »

Et que je n'en ai guère,

mais parce qu'elle mange du pain frais à ses deux principaux repas, et qu'un croissant doré lui conviendrait chaque matin à la dent.

Car vous pensez bien que ma boulangère se soucie des prescriptions de M. Herriot comme de sa première tournée. Et, naturellement, son mari, ses enfants, sa belle-mère, ses ouvriers, ses vendeuses, au total une dizaine de personnes, partagent son enviable indifférence.

Or, le cas de ma boulangère n'est point unique : il est certainement celui de la vôtre. Et parce qu'à Paris il y a environ trois mille boulangeries cela fait une moyenne de trente mille Parisiens contre lesquels, si je ne m'abuse, ce pauvre M. Herriot n'aurait eu aucun recours.

Déjà, l'égalité n'a jamais été un mot si vain que devant les restrictions de guerre.

Ans, ma boulangère étant également pâtissière, je n'étais pas fâchée de supposer que la suppression des gâteaux, deux jours par semaine, lui faisait perdre un peu d'argent. Et, insidieusement, je lui ai demandé combien.

Ah ! le dédaigneux sourire de ma pâtissière à l'évocation de « ces histoires d'économie » ! Jamais ses bénéfices n'ont été plus forts, ni plus réguliers. Des clients même qui ne mangent presque jamais de gâteaux se mettent à en commander avec frénésie, tout ce qui est défendu devenant aussitôt désirable.

Et je songe que, pour « réussir dans la vie », c'est-à-dire faire un bon mariage, il ne suffit plus aux jeunes filles d'être jolies ni même de savoir cuisiner des plats succulents à l'instar de Mme Litvine et de Mlle Polaire. Il faudra qu'elles appartiennent à l'une de ces corporations assez puissantes pour se moquer des décrets et riches de toute notre gourmandise. Les marchands de quelque chose qui se mange vont former l'aristocratie de demain.

— H. DU TAILLIS.

Bibliographie

Une revue de décentralisation (son administration est à Bordeaux, sa direction à Gujan-Mestras, son secrétaire général à La Riolle et son secrétaire de rédaction à Cauderan) déplore en ces termes la fin d'un de ses meilleurs collaborateurs :

« La mort, inexorablement acharnée sur les porte-livres, vient de frapper en pleine force, et le sourire à la lèvre, le pauvre X... le berde perçonneux si modeste et si aimable, au moment où il allait faire éditer son premier volume. Des l'âge de quinze ans, il avait déjà à son actif un fort recueil de charades, de mots d'esprit dissimulés aux quatre coins de France, grâce au Journal Rose, qui accepta chaleureusement ses envois. »

« Vers dix-neuf ou vingt ans, il avait été élu président du « Club de l'Etoile bleue », une association de jeunes talents. Vers cette même époque, il entra dans le club des « Mouchoirs rouges ». Il collabora alors au « Bulletin paroissial » de X..., que ses parents étaient venus habiter. »

« En novembre 1914, il fut réformé. Puis, en septembre 1915, il fut pris bon pour le service armé. »

« C'est à ce moment qu'il se lança dans les revues nées de la guerre et que ses œuvres furent appréciées un peu partout. »

C'est un grand espoir que perd cet organe ingénu, qui « accepte la collaboration de tous les jeunes poètes et prosateurs désireux de se faire connaître », et qui inscrit sur son programme, entre autres phrases lapidaires : « Les conditions de collaboration sont les suivantes : avoir du talent et être abonné à la revue... La collaboration n'est pas rétribuée. » Ajoutons que MM. Théodore Botrel, Xavier Privas et Maurice Donnay, de l'Académie française, viennent en tête des collaborateurs. Ils ne s'en doutent peut-être pas.

LE VEILLEUR.

Bouyssol le Marin

LES ADIEUX DE TINDJA

— Le courrier est arrivé !
Nous nous dressâmes autour des tables, interrogant :

— Et Bouyssol ?

Montmorency, qui nous apportait la nouvelle attendue avec impatience, s'amusait à nous laisser nous égarer. Il s'abîmait dans sa lutte pour décapeler sa capote cirée, ruisselante de pluie, il appelait Hadji, le petit plongeur arbi, pour qu'il lui retire ses jambières boueuses, éternuait, criait : « Chien de temps ! » et « Sale pays ! », commandait un grog chaud, et enfin nous toisant tous, les mains enfouies dans les poches de son veston, et rejetant d'un coup de tête en arrière sa mèche blonde, habile et querelleur, nous défiait d'un :

— Eh bien ! quoi ? Bouyssol ?

Nous n'osions trop l'insulter. Quand on est duc et millionnaire et que, sous le prétexte qu'on commande un chalutier en qualité d'enseigne de vaisseau de réserve, on fraye de pair à compagnon avec d'autres capitaines de chalutiers, officiers marchands pour la plupart, et des capitaines marchands, on peut se permettre des choses que d'autres ne risqueraient pas sans se faire berner immédiatement dans la honne du billard.

— Très spirituel ! articula avec une ironie funèbre Aristide Plissonnière, dont j'entendais, à mon côté, les dents grincer d'impatience.

— O Aristide ! se mit à déclamer Montmorency, épargne-moi tes sarcasmes ! Tu sais que je t'aime et que mon vœu le plus cher est de couler le sous-marin qui attentait pour la quatrième fois à ta précieuse vie en l'estramassant sous tes yeux mêmes, dût l'armateur du Dieu-Merci en crever de rage. Mais quoi ! je suis jaloux ! Ne le vois-tu pas ? Vous êtes tous là, béants et trépanants, à attendre ce sacré Bouyssol, qui, j'en conviens, est un brave. J'en conviens si bien que, sur la foi de ce que vous m'en avez conté, je le veux traîner, et vous avec lui, mes compagnons, aussi bien que faire se peut. Vous entendez, madame Despieds ? — et il se tournait vers le comptoir, au bout de la salle,

(1) Voir Excelsior des 5 et 19 septembre ; 3, 17, 21 octobre ; 13, 28 novembre ; 12 décembre 1916 ; 9 janvier ; 3, 21 février ; 3, 13 et 20 mars 1917.

Courtes et bonnes.

Les convalescences, pour être bonnes, doivent être courtes.

Non contents de nous avoir fait souffrir, de nous avoir mis, parfois, à deux doigts de la tombe, certaines maladies, même guéries, se rappellent à notre souvenir longtemps encore. Mais alors on n'est pas guéri ? direz-vous. L'observation est juste. On est guéri, c'est vrai, c'est-à-dire que tout danger du fait de la maladie se trouve éloigné, mais on n'est pas toujours suffisamment réparé. La maladie a troublé l'organisme et il en reste quelque chose. La réparation faite a été un peu une réparation de fortune qu'il faut transformer en réparation sérieuse. Il n'est rien de tel que le traitement des Pilules Pink pour transformer une réparation de fortune de l'organisme en solide réparation.



Mme ARNAUD

Mme Arnaud Sammel, 156, boulevard Jacob, à Rochefort-sur-Mer, a fait avec les Pilules Pink une expérience convaincante. « J'ai eu, il y a quelques années, écrit-elle, une pleurésie. Le mal pris à temps et fort bien soigné a été vaincu, mais il est incontestable qu'il m'en était resté quelque chose. Jamais, depuis cette maladie, je n'avais pu me dire : « Je me sens tout à fait » bien. » Non, j'avais toujours à me plaindre, soit de fatigue exagérée, de migraines, de douleurs dans le dos, de maux d'estomac aussi. Les soins ne me manquaient pas, mon alimentation se faisait bien, on ne pouvait donc m'imputer que les suites, les restes de ma pleurésie. On m'a conseillé de prendre quelques boîtes de Pilules Pink, ce que j'ai fait. Je viens vous dire que, grâce à vos bonnes pilules, je me sens parfaitement bien aujourd'hui et que je me porte mieux que je ne me suis jamais portée. Je suis forte et n'ai plus à me plaindre d'aucun malaise. »

Les maladies épuisent le sang et, tant que le sang n'a pas repris sa composition normale, vous êtes dans la période de convalescence. C'est-à-dire que vous n'êtes pas mal, mais que vous n'êtes pas bien non plus. Sous certaines influences cet état peut s'aggraver et c'est dangereux, alors qu'il est très facile de l'abréger. Les Pilules Pink, en donnant du sang riche et pur avec chaque pilule, réduisent au minimum les convalescences.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt, Pharmacie Galien, 23, rue Ballu, Paris ; 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les 6 boîtes, franco.

BÉNÉDICTINE "la GRANDE LIQUEUR FRANÇAISE" TONIQUE - DIGESTIVE

LES RASEURS



par Castro

— N'oubliez pas, cher ami, que le dernier métro part à dix heures...

LES THEATRES

co trônait, affable et souriante, la bonne hôtesse — un aussi bon dîner que possible !

Puis, revenant à son discours : — Mais je suis jaloux ! Je pourrais, si je voulais, au lieu d'être à bouffer de la mer, cinq jours sur six, sur un sabot à pêcher les harengs, commander un beau torpilleur verni, ou engueuler des capitaines de vaisseau du fond d'un bureau d'état-major, tendu de satin rouge. Si je suis ici, c'est que dans cette guerre de naufrageurs le beau poste est près de vous, messieurs les naufragés professionnels, plutôt que derrière les filets d'acier. Mais, non d'une brigue ! Sachez-m'en s'il vous plaît ! Votre jugement est bon. Suis-je un mauvais commandant de trawler ? Ah ! non ! Bouyssol !... toujours Bouyssol ! Eh bien, et moi ? Est-ce que j'ai jamais renoncé devant rien ? Et cependant, jamais, je le sens bien, vous ne m'attendiez nulle part avec cette anxiété, cette impatience que vous montrez en ce moment de la venue d'un Bouyssol.

— Amateur ! siffla Aristide. — Ah ! oui ! Voilà ! Amateur ! Comiquement déçouagé, Montmorency continua son grog. Et alors seulement il nous annonça qu'il avait obtenu du directeur du port de Sidi-Abdallah qu'il envoyât une chaloupe quérir Bouyssol à bord du courrier et qu'il le dirigeât ensuite sur Tindja, par son automobile. Il serait là à six heures, pour le madère.

Tindja ! lien de délices posé au bord de l'immense étang de l'Iskheul, à six kilomètres seulement de l'arsenal de Sidi-Abdallah, à vingt à peine de Bizerte ! Ce n'est qu'un hôtel, fier de son restaurant à l'instar de Paris, entouré de bastingues à matelots, tout bruisants du tintamarre des pianos mécaniques. La joie de ne pas voir la mer et celle de voir passer le petit train de Tunis y attirent les marins de tous grades et ceux et celles qui aiment à évoluer dans leur orbite. Et puis, enfin, il faut bien aller quelque part ! Et dans ce pays c'est à Tindja que l'on va pour se délasser et faire des parties fines.

Or donc, la nuit était venue ; le clapotement sur les vitres de la pluie chassée par le bourrasque ne parvenait pas à dominer le bruit des conversations. C'était l'heure du madère et il faisait bon être au sec, sans roulis ni tangage, et au chaud dans la fumée des pipes. On n'entendait pas l'automobile du directeur du port stopper devant la porte, en glissant dans la boue, et ce fut une surprise quand Bouyssol parut tout à coup sur le seuil. Une acclamation le salua, suivie d'un silence de stupeur : sous la vive lumière des lampes à acétylène, nous voyions briller sur le veston de notre ami, entre les revers de son manteau de pluie, un large ruban rouge... Le temps de nous passer la main sur le front et de nous demander : « Est-ce un rêve ? » et nous voyons Aristide Plissonnier bondir, entourer Bouyssol de ses longs bras et l'embrasser en répandant des larmes, qui, sur cet oblong et tanné visage imperturbable, eussent produit l'effet le plus comique si nous n'avions été nous-mêmes vivement émus.

— Enfin ! mon vieux ! Ça y est ! Ils t'ont décoré !... Il y a quand même une justice !... proclama Aristide à demi suffoqué de joie.

Une énorme acclamation fit trembler les bouteilles sur le comptoir et les verres sur les tables. Tous ces capitaines, ces trahardeurs de la mer, ces lieutenants au long cours, ces commandants de chaloupiers, peuple obscur enseveli dans la solitude marine et dans le sacrifice muet de tous les jours et de toutes les heures, se pouvaient payés et honorés par la reconnaissance tardive du mérite d'un des leurs.

— Vive Bouyssol ! criaient-ils. Vive la marine de guerre ! Mais leur ovation fut interrompue par la voix tonitrueuse de Montmorency.

— Non, messieurs ! Dites seulement : « Vivent les marins ! » Cela sera mieux !

Et, s'avancant vers Bouyssol, il lui demanda fort galamment la permission de l'inviter à dîner au nom de la compagnie. Notre ami s'inclina.

— A table, messieurs, je vous en supplie ! hurlait Montmorency.

Nous allions prendre place lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et avec une bouffée de vent et de pluie nous vîmes s'engouffrer dans le café, alerte, cérémonieux, avec un grand salut militaire et un étallement de décorations, celui que les gens des Dardanelles aiment à appeler « le premier marin de France », le préfet maritime, vice-amiral Guépratte.

— Salut à tous ! Bonsoir !... Pardon, messieurs ! Merci !

Il articula ces politesses accumulées d'une voix qui eût fait ralinguer les cacatois en haut de la mâture d'un vaisseau à trois ponts, et tourna vers nous son excellent visage souriant, où l'énergie le disputait à la bonté.

— Encore pardon ! Le commandant Bouyssol est-il parmi vous ?

Bouyssol fit trois pas en avant et se tint bien raide.

— Parfait ! vieux camarade ! Je vous ai vu à Koum-Kalé, avec le Roussillon-VI ! Brave petit bateau ! Je sais que vous êtes décoré. Le directeur du port m'a dit que vous étiez ici. Je m'arrête et je dis : « Félicitations au vieux camarade ! » Et je m'en vais !

Une poignée de main, et l'amiral, tournant les talons, sortait comme il était venu, en coup de vent, laissant Bouyssol tout pâle, avec une espèce de grimace comme quelqu'un qui a envie de pleurer. Nous n'étions pas encore revenus de notre surprise que nous entendions l'auto amirale démarer.

Je n'avais jamais vu Bouyssol ému avant ce soir-là, et maintenant, le pauvre ami, je ne sais pas si je le reverrai jamais... Ce triomphe était trop doux à son âme sensible. Entouré de presque tous ceux qu'il aimait, rassemblés à par le hasard, félicité devant eux par le marin qu'il admirait le plus, et chagrin de ce grand départ qu'il avait décidé, il était comme brisé par une émotion trop forte.

Au dessert, il se leva, et d'une voix que nous ne lui connaissions pas, d'une voix de petit garçon timide, il nous dit :

— Adieu, mes amis ! Je ne vous verrai plus. J'ai perdu patience... Cette guerre sur l'eau m'ennuyait trop... Je m'en faisais trop... Et puis le Roussillon-VI ne veut plus, il est usé... Alors, quoi faire ? Que devenir ?... J'ai demandé et obtenu de passer dans la Biffe. C'est fait. Dans quelques jours je serai apprenti mitrailleur au camp de Mailly et j'espère conserver mes galons de lieutenant.

— Vous serez colonel avant la fin de la guerre ! dit Montmorency, et permettez-moi, commandant, que j'fites notre exemple et que je reste en choisissant la tranchée plutôt que le confortable cuirassé qui vous tendrait les bras derrière ses filets d'acier, permettez-moi de boire à vos cinq galons !

— Et à sa croix de bois ! gémit Aristide.

De ce coup, nous retrouvâmes notre Bouyssol, confiant en son étoile, qui, jamais, n'accepte un mauvais augure. Le torse bombé, la tête en arrière, les coins de la bouche tombant dans un sourire dédaigneux, et le verre haut, il toisa Aristide avec une affectueuse compassion et dit :

— Il y a longtemps que tu seras au fond avec ton Dieu-Merci, avant que j'aie été écorniflé par ma première balle !

A. LARISSON.

Notre exportation au Maroc

On a souvent — et à juste titre — reproché aux fabricants français de faire peu d'efforts en matière d'exportations, ayant la prétention d'imposer leurs modèles courants aux clientèles étrangères, sans vouloir se plier aux nécessités locales.

Aussi nous semble-t-il intéressant de signaler les efforts d'une de nos plus importantes manufactures de tissus de coton de l'Est. Rouppant avec les routines, MM. C. Chappuis et Winkler frères ont tenu, à l'occasion de la Foire de Lyon, à contribuer au développement de nos relations commerciales avec le Maroc. Des modèles d'étoffes adaptés aux besoins de notre protectorat ont été établis et rivalisent déjà heureusement avec les colonnades de Manchester, jusqu'à présent inconnues de ce marché.

Cette initiative vult d'être couronnée d'un double et immédiat succès : au cours de sa visite officielle à la Foire de Lyon, M. Poincaré s'est arrêté aux stands de MM. C. Chappuis et Winkler frères, où, après examen de la belle collection spécialement étudiée pour leur pays, d'importantes affaires ont été immédiatement traitées sur place. R. C.

— Voici quels sont mes projets, dit alors don Ramon à son élève. Ecoute-moi bien. Il lui parla tout bas à l'oreille pendant l'espace d'un quart d'heure.

Grave, sérieux, toute son attention tendue, bandée comme un ressort, l'écouait sans interruption.

— Tu m'as bien compris ? interrogea enfin le poléiste.

— Oui, señor. Je vous ai parfaitement compris.

— Et tu es prêt à tenter l'aventure, dès que je t'en donnerai l'ordre, au jour et au moment voulus ?

— Je suis prêt à vous obéir.

— Crois-tu pouvoir résister ?

— Si je ne réussis pas, c'est que Germaine ne voudra pas ce que Dieu sera contre nous. Il ajouta après une seconde de silence :

— Mais Germaine voudra. Je connais son désir de retrouver sa mère et de fuir ces maudits Weimer.

— Je le sais, Joris. Vous êtes deux enfants résolu et énergiques, toi et Germaine, et c'est plaisir de s'occuper de vos intérêts. Mais nous-mêmes nous, tu n'oublieras aucune de mes recommandations, n'est-ce pas ? Tu les exécuteras à la lettre ?

— Oui ! D'abord vous me quittez, c'est-à-dire que vous quittez l'hôtel ce soir, demain ou après demain pour plusieurs jours.

— Probablement des semaines.

— Bon ! J'attends vos ordres et dès que je les reçois je vais au château des Weimer.

— D'après vos prévisions, au moment où je pénétrerais dans le parc de la villa des Weimer, il sera environ trois heures après midi.

— Oui ! Il ne faudra pas entrer avant. Il est de toute nécessité que tu trouves Germaine au jardin.

— Vous me donnez alors une demi-heure pour la décider à me suivre.

— Est-ce suffisant ?

— Je le crois... Germaine a la décision rapide.

— N'oublie pas le caïque qui se tiendra à proximité de la grève, devant la villa.

— Un caïque dont les rameurs seront coiffés de bonnets vénitiens. Je n'aurai garde de l'oublier. Je ferai signe aux rameurs. Ils nous apercevront et ils viendront nous chercher pour nous conduire de l'autre côté du Bosphore, à l'auberge du Pausanias d'Or.

— Saint ! parfaite. Vous attendez comme convenu, trois heures.

C'était l'ordre de tout préparer et de se mettre en campagne sans perdre un instant. La communication plaqua Joris dans une joie inexprimable. Il allait enfin revoir Germaine et la revoir pour la sauver, pour l'arracher à ses bourreaux.

A cette idée son cœur débordait, les larmes lui venaient aux yeux. Mais si Joris avait du cœur, c'était aussi un petit garçon de tête.

Pénétré de l'importance de sa mission, il commença d'abord par se répéter maintes fois les recommandations du poléiste.

Il s'habilla, tourna dans la chambre, sortit se promener dans la rue, revint déjeuner, s'attarda à lire un journal turc dont il ne comprit pas un mot et se décida enfin à partir.

Le temps lui avait jusqu'alors paru d'une longueur infinie. Mais, sitôt parti, les minutes lui paraient trop courtes.

Il avait à la fin hâte d'aboutir et peur de manquer son coup. Et il se répétait :

— Pourvu que je passe inaperçu, que Germaine soit au jardin et que rien ne vienne contrecarrer mes desirs !

Il arriva devant la villa des Weimer en même temps qu'un caïque turc, très élégant et très pressé qui descendait d'un caïque monté par quatre rameurs.

Le capitaine, que Joris suivit curieusement des yeux, sonna délibérément à la grande porte d'entrée.

— Une visite pour cette maudite Charlotte, pensa Joris. Allons, tant mieux ! Germaine sera moins surveillée. L'affaire se présente bien.

Il passa en courant devant la façade de la villa, puis tourna à angle droit au coin du mur du parc.

Il s'avança à pas légers, en se dissimulant le plus possible et en prêtant l'oreille.

Un clair soleil éclairait les frondaisons du jardin dont les masses foliées dégageaient la haute muraille. Mais aucun bruit ne parvenait aux oreilles du petit Belge. Dans l'immense parc plein de lumière, tout semblait mort.

Joris sentit son cœur se serrer.

— Germaine n'est sans doute pas sortie aujourd'hui. Elle est peut-être malade. Pourquoi ! il fait si beau !

Justement, à cet endroit, la haute muraille, sous l'influence de l'humidité, s'était légèrement ébranlée. On pouvait s'écarter de la muraille et aller en l'escalade.

Joris n'hésita plus. Sitôt arrivé à l'endroit voulu, il grimpa, avec l'agilité d'un jeune chat, le long du mur, l'escalada et sauta dans le parc.

— Ça va bien ! murmura-t-il. Il ne s'agit plus maintenant que de trouver Germaine. Allons-y doucement.

Et tout à coup il aperçut sa petite amie à demi couchée sur l'herbe dans une sorte de clairière au milieu du bois.

En robe blanche, les bras nus, les cheveux dénoués, elle se penchait sur un livre plein d'images et lisait avec une profonde attention.

Joris put arriver, par derrière, à pas de loup, sans attirer son attention, tout à côté d'elle.

— Germaine ! prononça-t-il à voix basse. Elle se retourna en lâchant un cri :

— Joris !

Mais déjà Joris lui avait mis la main sur la bouche.

— Tais-toi ! Je t'en supplie. Ne parle pas tout haut. On pourrait nous entendre, nous surprendre, et au que je viens le dire tu dois être entendu que de toi.

(A suivre.)

Opéra. — Le bruit a couru en Italie que l'artiste le plus souvent acclamé depuis de longues années, M. Battistini, allait renoncer à la scène. Heureusement il n'en est pas question. Le public parisien ne s'en consola pas moins comme extrêmement favorisé de pouvoir entendre l'illustre baryton à l'Opéra, et chacun lui sait gré de la joie intense que l'on éprouve en écoutant cette voix unique, conduite avec un art qui n'a jamais été surpassé.

Cet après-midi : Odéon, 2 h., Diane de Lys. Edouard-VII, 4 h., quinzième séance musicale. Ba-Ta-Clan, 2 h., la revue.

Opéra, 7 h. 30, Rigoletto, les Abeilles. Th.-Français, 7 h. 45, L'autre danger.

Opéra-Comique, 8 h., Manon. Odéon, 7 h. 45, On ne badine pas avec l'amour.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

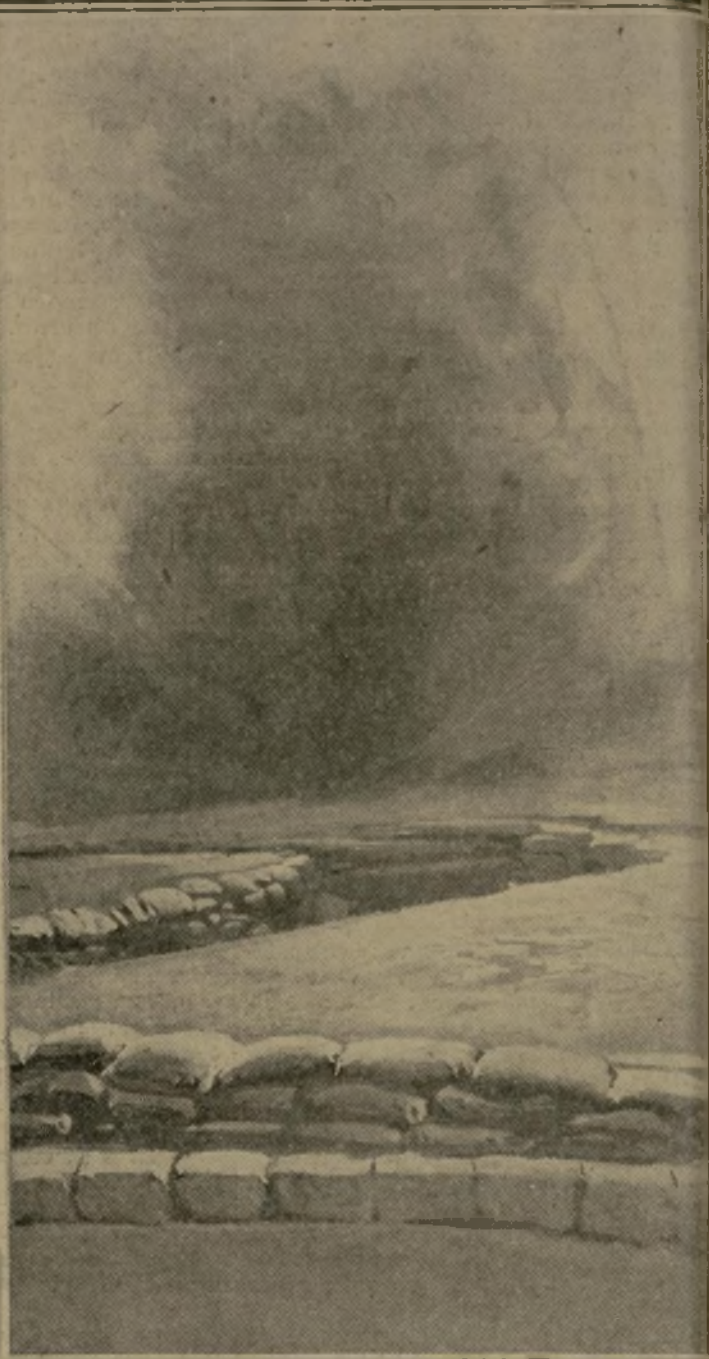
Opéra-Lyrique, 8 h., les Femmes de Corneville. Th.-Français, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., les Femmes de Corneville.

CE QUE VOUS DÉSIREZ
et qui serait trop coûteux, neuf,
VOUS LE DÉCOUVRIREZ
dans les « Occasions » de nos « PETITS ANNONCES »

EXCELSIOR

C'EST UNE OFFRE PASSIVE
que représente un écriteau « A LOUER ».
Nos ANNONCES sont ACTIVES
elles vont chercher le futur locataire chez lui.

LES TURCS DÉFAITS BATTENT EN RETRAITE EN PALESTINE



DJEMAL PACHA (X) A SON QUARTIER GÉNÉRAL. — TROUPES TURQUES EN MARCHÉ. — UN CAMP TURC AU SINAI. — L'EXPLOSION D'UNE MINE
Battues par l'armée du général Murray, les troupes que Djemal pacha commande en Palestine cèdent du terrain devant nos alliés. Cette offensive nouvelle d'un corps expéditionnaire admirablement organisé peut devenir fort intéressante au moment où les forces russes du général Baratoff et les troupes anglaises du général Maude progressent en Mésopotamie, vers Bagdad et Mossoul. Ces photos, prises dans la presqu'île du Sinai et en Palestine, représentent Djemal pacha et les troupes qui combattent sous son commandement.

LES OBSÈQUES, EN CORSE, DE CINQ VICTIMES DU "DANTON"



LE COMMANDANT DE LA MARINE D'AJACCIO PRONONCE UN DISCOURS, DANS LA COUR DE L'HOPITAL, DEVANT LES CHARS FUNÉBRES
Nous avons publié, dans notre numéro d'avant-hier, deux photographies des funérailles, à Cagliari, en Sardaigne, de marins français du cuirassé « Danton », torpillé en Méditerranée le 19 mars. En voici une autre, non moins émouvante, que nous adresse notre correspondant d'Ajaccio. Parmi les survivants amenés dans ce port par l'un des navires sauveteurs, cinq moururent en route. Ce sont les obsèques de ces braves que l'on voit ici. Les voitures d'artillerie portant les cercueils sont entourées de survivants vêtus en soldats.